Valentine Goby

Un paquebot dans les arbres

roman



Grand prix SGDL

de la fiction 2017

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Au milieu des années 1950, Mathilde sort à peine de l'enfance quand la tuberculose envoie son père et, plus tard, sa mère au sanatorium d'Aincourt. Cafetiers de La Roche-Guyon, ils ont été le cœur battant de ce village des boucles de la Seine, à une cinquantaine de kilomètres de Paris.

Doué pour le bonheur mais totalement imprévoyant, ce couple aimant est ruiné par les soins tandis que le placement des enfants fait voler la famille en éclats, l'entraînant dans la spirale de la dépossession. En ce début des Trente Glorieuses au nom parfois trompeur, la Sécurité sociale protège presque exclusivement les salariés, et la pénicilline ne fait pas de miracle pour ceux qui par insouciance, méconnaissance ou dénuement tardent à solliciter la médecine.

À l'âge où les reflets changeants du fleuve, la conquête des bois et l'insatiable désir d'être aimée par son père auraient pu être ses seules obsessions, Mathilde lutte sans relâche pour réunir cette famille en détresse, et préserver la dignité de ses parents, retirés dans ce sanatorium – modèle architectural des années 1930 –, ce grand paquebot blanc niché au milieu des arbres.

À travers un roman solaire, porté par le regard d'une adolescente rebelle heurtée de plein fouet par le réel, Valentine Goby poursuit son travail sur le corps dans l'Histoire, le rôle des femmes face à l'adversité, leur soif de liberté.

VALENTINE GOBY

Née en 1974, Valentine Goby a notamment écrit Qui touche à mon corps je le tue *(Gallimard, 2008). Chez Actes Sud, elle publie en 2013* Kinderzimmer. *Très remarqué par les lecteurs et la critique, ce roman a reçu plusieurs prix littéraires dont celui des Libraires. Après* Baumes, *paru dans la collection "Essences" (Actes Sud, 2014),* Un paquebot dans les arbres *est son douzième roman. Depuis 2005, Valentine Goby compose parallèlement une œuvre importante pour la jeunesse.*

Photographie de couverture : © Ellen Kooi

"Domaine français"

© ACTES SUD, 2016
ISBN 978-2-330-06926-1

VALENTINE GOBY

Un paquebot dans les arbres

roman

ACTES SUD

Mathilde Blanc traverse le cadre des fenêtres. Elle disparaît, réapparaît, chaque fois plus lente, à la façon d'un automate en fin de course. Elle s'arrête, à cause de l'arthrose. De l'effroi. Elle regarde la ruine autour d'elle. La glaise et la poussière à la pointe de ses chaussures. Son père est mort il y a cinquante ans jour pour jour, le 1er juillet 1962. Elle a voulu ce pèlerinage dans le théâtre de la maladie, et aussi du plus grand amour ; mais du sanatorium d'Aincourt il ne reste rien.

Elle a garé sa voiture en lisière du bois. Elle a marché sous la pluie vers la façade griffée de branches, ne s'attendant à rien, je veux dire : à aucune image familière, à nulles retrouvailles.
C'est un saccage. Murs aux peintures dégradées du jaune pisse au noir. Béances noires des fenêtres et des portes. Parois défoncées criblées d'impacts. Couloirs jonchés de gravats, de cailloux, d'éclats de verre. Portes arrachées gonflées d'eau, tuyaux tordus, poutres affaissées. Mathilde Blanc parcourt la longueur du bâtiment, deux cents pas somnambules, elle les compte pour marcher droit, entre les canettes et les bouteilles aux tintements de mâts. Les

courants d'air soulèvent des emballages, des sacs-poubelles. Elle voit des lunettes de toilettes dans les flaques, des cuvettes en émail brisées, des réservoirs de chasse d'eau retournés en cloche. Elle voit un pigeon raide pendu à l'attache d'un lustre. Elle voit la cage d'ascenseur barrée d'un ruban de plastique blanc et rouge. Et aussi, du sol au plafond, des tags indéchiffrables, des messages codés, signatures, lettres boursouflées détourées de noir, des fresques fluos, des mots obscènes et des sexes dressés grattés dans le béton. C'est trop d'images d'un coup, de couleurs. Trop de signes et trop peu de sens, le cœur s'affole, cogne dans la poitrine : elle ne reconnaît rien.

Elle déambule, chancelante, cherchant dans l'architecture défaite, squelette de la structure, armatures échappées du béton, poutres à nu, un possible reflet du chantier initial, une image antérieure à son propre souvenir, quelque part en 1931, année de la construction du sanatorium. Le plan de coupe est intact, les gradins nets, les porte-à-faux défiant la course du soleil. Mais cette mousse verte sur les tas de gravats, cette rouille à trouer le fer, ces lierres grimpés dans les placards, ces bouts de mastic sec à l'angle des fenêtres, ces arbres poussés sur le toit disent moins l'inachèvement que l'abandon.

À un moment elle aperçoit l'escalier enroulé dans la tour. Elle avance, se place sous la spirale sans fin des rampes. Alors surgit de l'enfance la résille de verre qui habillait la tour, son éclat blanc à te fermer les yeux. C'est le premier mirage. Ils naissent un à un de fragments épars qui ouvrent le champ de la mémoire : un carrelage en damier – son père, sa mère, l'Amicale des malades vendent sur une table des bibelots faits main pour nourrir leurs gosses ; une

rambarde en métal – des fantômes se couchent sur les chaises longues de la galerie de cure, fument des cigarettes ou somnolent enroulés dans des couvertures ; trois fauteuils de théâtre en velours défoncés – on joue *Le Malade imaginaire* et le père exsangue rigole à s'étouffer ; le battant d'une armoire, son relief arrondi étrangement préservé, et alors, de proche en proche, contre le battant, la chemise, le col, la nuque, le torse déformé du père, une épaule plus basse que l'autre à cause du trou dans son thorax. C'est le printemps 1962. Il sourit, parce qu'un rouge-gorge est entré dans la chambre et qu'on lui demande de poser pour la photo. Il fait l'effort, voyez ses dents découvertes, ses yeux plissés, il se donne un mal de chien. Mathilde a apporté des crêpes et un paquet de sucre. Elle sourit aussi, pour lui faire plaisir. Elle voit ses mains pelées. Le nuancier de bleus aux poignets de sa chemise, tour à tour rétrécie, élargie par la mère, acheter des habits neufs on ne peut pas, et aux épaules le tissu lâche à force d'ajuster le patron aux variations de poids. Mathilde fixe la couture fragile, l'étoffe sans résistance ; c'est le dernier printemps, elle en est sûre et ça lui tord le ventre. Elle serre son plat de crêpes comme aujourd'hui elle serre son sac à main, et crispe les orteils dans ses chaussures tandis que reviennent les mots du père : pleure ma fille, tu pisseras moins.

Mathilde Blanc ne peut pas l'imaginer, le sanatorium est Monument historique. Depuis quatorze années une fiche conserve en phrases courtes l'ouvrage de Crevel et Decaux, pièce clé de l'arsenal antituberculeux des années 1930, levé de terre par sept cents ouvriers dont trois cents cimentiers venus de

Vénétie et une poignée d'experts en béton armé. On s'est émerveillé de ce pur produit d'architecture fonctionnaliste, dont la beauté a été de servir un but. Les cinq cents lits pour hommes, femmes et enfants des trois pavillons ont formé l'un des plus grands sanatoriums de France. Et maintenant, crevés les angles arrondis offrant zéro prise au bacille, arraché le sol de granito formant bloc avec les plinthes, souillés les murs peints au Matroil entièrement lavable, ravagés les commutateurs encastrés parant à l'accumulation de poussière, et les sanitaires isolés pour empêcher toute contamination. Mathilde Blanc l'apprendra bientôt, les archives aussi ont été détruites lors de récents exercices anti-incendies. Il reste les mots de la fiche, et la mémoire des vieux. Et peut-être, chez un bouquiniste, l'un des somptueux clichés en noir et blanc édités par Thévenin : trois paquebots de béton couleur neige, jaillis d'un océan de verdure de soixante-treize hectares.
Mathilde Blanc l'ignore, dans ce décor sans mémoire on tourne des clips et scènes de films noirs ; et il se joue des matchs de paintball et de fausses parties de guerre connues sous le nom d'Airsoft, avec commandos portant vrais treillis, rangers, lunettes de tir, gilets pare-balles, visages cagoulés et répliques d'armes à feu, copieusement diffusées *via* YouTube sur fond de heavy metal.

Mathilde Blanc quitte le pavillon et marche vers les bâtiments neufs de l'hôpital voisin. Elle s'assoit sur un banc, rabat sa capuche. Étend ses jambes et masse ses genoux. Elle écoute la pluie marteler sa capuche. Entend battre son cœur. Du banc, elle aperçoit une plaque en bronze, en mémoire des

Internés du camp d'Aincourt. Un camp sous Vichy ? Ici même ? Elle s'approche. Elle cherche ses demi-lunes au fond du sac. Elle lit un à un les noms des sept otages fusillés au mont Valérien par les Allemands, puis "Souvenons-nous". Elle pense, fixant le massif de primevères jaune d'or : une mémoire chasse l'autre.
C'est une tragédie silencieuse, celle de la famille Blanc au début des années 1960. Un récit en marge, celle de la maladie et de la misère au temps miraculeux de la prospérité, de la Sécurité sociale et des antibiotiques qui semblent clore l'histoire de la tuberculose. *"Les jours des pleurs sont passés"*, décrétait de Gaulle à la signature de l'armistice en mai 1945, tirant un trait sur les milliers de déportés qu'attendaient encore des milliers de familles. Ils sont revenus bien après, ceux qui sont rentrés, sur la pointe des pieds, comme en retard ; anachroniques. Ainsi est le drame dont je parle : anachronique et oublié. On les a attendus longtemps, les poitrinaires enfermés ici, bien après la victoire déclarée contre le bacille ; certains ne sont jamais revenus.

La lumière décline. Mathilde Blanc zippe la fermeture éclair de son K-Way, se lève en grimaçant. Et tandis qu'elle s'éloigne, rejoint à petits pas le pavillon puis traverse à nouveau le cadre des fenêtres, disparaît, réapparaît, chaque fois plus lente, à la façon d'un automate en fin de course, réticente aux adieux, je voudrais dire son histoire déchirante, singulière, aux confins de la maladie et du plus grand amour.

I

Le Balto

Tous les regards convergent vers lui, vers sa bouche qui mord l'harmonica Hohner. Pour l'instant ils écoutent. Les anches vibrent comme des ailes de bourdon, il ouvre et ferme ses paumes en coquille et tord ses lèvres en glissant à l'octave, les yeux mi-clos. Il est assis sur le dossier d'une chaise que trois gars accroupis tiennent ferme. Maintenant ils frappent sur les tables, sur leurs cuisses, un deux trois, un deux trois, au début ça crépite, irrégulier, mais Paul Blanc aspire et souffle dix fois les mêmes notes, têtu, ajoutant seulement çà et là un trille, enjolivant le motif initial sans jamais les perdre, confiant ; il sait qu'à force ils vont le suivre, même ronds comme des barriques. Et au bout d'un moment ça prend malgré les rires et les chaises qui tanguent, ça fait corps : cent mains frappent en cadence au tempo de la valse, tam pa pa, tam pa pa, sûres d'elles. Ils se mettent à chanter par-dessus la claque, *Frou-frou* (tam pa pa), *frou-frou* (tam pa pa), *par son jupon la fem-me!*, alors il improvise autour du thème, il s'évade dans les aigus, les rejoint trois mesures puis passe en seconde voix, le *mi* sous le *do*, le *fa* sous le *ré*, l'harmonica scie ses gencives, il orne la mélodie qu'ils tiennent seuls. Il est heureux le patron, le Hohner fend un large sourire dans son visage.

Il est minuit au café Le Balto. Les vieux tapeurs de cartes ont terminé tôt leur belote et leur verre de rouge. On a rempli les bols de cacahuètes, compté les bouteilles de vin, réapprovisionné en bière. On a démonté les armoires pour faire des bancs dehors : c'est samedi, soir de bal. Ils sont arrivés dès neuf heures, d'abord les campeurs de la route des Crêtes venus de Paris pour le week-end, puis les apprenties infirmières de l'hôpital voisin, et à cause d'elles les garçons des bourgs vingt kilomètres à la ronde. Et puis ceux d'ici, de La Roche-Guyon, qui aiment chanter, danser ou boire, ça fait pas mal de monde. Paul Blanc les a salués un par un, il connaît leur visage, leur prénom, ceux de leurs parents, de leurs enfants, de leurs frères et sœurs, comme les cinq cents noms et prénoms des habitants du village. Avec chacun d'eux il a une histoire. Le Balto est le centre de La Roche et Paul Blanc le centre du Balto. L'Amicale des pompiers c'est lui, la fanfare, l'association de chasseurs, Paul fournit l'idée, trouve les finances, et offre les locaux, juste pour le plaisir : il n'a jamais tenu une lance à eau, ni joué du tambour, ni tiré un faisan. Ici se tient le comité des fêtes, se préparent la retraite aux flambeaux, les apéros de Pâques, du 1er Mai, du 14 Juillet qui durent jusqu'à la nuit, la Sainte-Barbe et la fête des bateliers, et puis la pause à la sortie de l'église, même les dimanches de communion, même les jours de mariage. Ici se trouve la cabine téléphonique. Le bourg entier s'y fait appeler, Paul Blanc connaît toutes les adresses, il va lui-même gueuler sous les fenêtres. Parfois dans le café on murmure des choses graves une fois le rideau tiré, souvenirs de la Résistance, des semaines passées dans une grotte troglodyte là-haut, route des Sangles, voisine

de la chapelle ardente où pourrissait le cadavre du chauffeur de Rommel ; et aussi, confidences de filles en quête d'une faiseuse d'anges – Paul Blanc fait le chauffeur, motus et bouche cousue. Il est au centre ce soir encore, le petit homme à l'harmonica, un mètre soixante émergé des têtes bien peignées, perché sur le dossier de la chaise, maigre et pâle comme un cul à force de nuits blanches. Tous le regardent, et parmi eux les trois femmes de sa vie.

Odile, l'épouse, est appuyée à la porte, à droite du comptoir. Elle s'apprête à quitter la pièce, ou bien elle vient d'entrer, le buste à peine tourné vers Paul, vers l'intérieur du café, mais les yeux, le visage oui, complètement. La sueur perle à son front et y colle une mèche brune. Elle porte Jacques endormi dans ses bras, leur garçon de quatre ans, il pèse lourd sur son épaule. Elle se tient droite malgré Jacques échoué, le menton légèrement relevé. Les pupilles épinglées à Paul elle espère un regard pour elle, pour l'enfant épuisé, il faut dormir Paul, nos murs vibrent jusque dans nos tempes, je t'en prie renvoie tout ce monde, sois à moi un instant avant de t'effondrer, de t'abattre sur le lit jusqu'au jour, viens, je veux un baiser, une caresse, un silence, un silence avec toi je prends s'il est rien qu'à nous. Bien sûr il ne la verra pas.
Elle a choisi cet homme depuis toujours, il est le plus ancien souvenir. 1918, Odile a cinq ans. Sur la place du village, elle fixe hébétée la jambe cassée de sa poupée. Un garçon brise le cercle des filles, il veut voir. Il hausse les épaules en riant :

— C'est pour ça que tu pleures ?

Odile le toise, furieuse.

— Elle pourra plus danser !

— Si, dit Paul, moi je la ferai danser.

Il attrape la poupée, la fait tourner contre son cœur ; je le vois, le garçon aux oreilles décollées, aux genoux cagneux, on l'appelle l'orphelin, il change chaque année de famille d'accueil depuis la mort de sa mère à l'âge de douze jours ; dans l'ombre des platanes il entame une danse minuscule avec une poupée cul-de-jatte, il est comme ça, poreux à toutes les peines et doué pour la joie, d'ailleurs il siffle tandis qu'il tourne sur lui-même, tout doucement, il mène et la danse et l'orchestre.

— Tu vois, il dit, elle danse très bien.

Et il retourne à ses jeux de balle. Il n'a pas élu Odile ce jour-là, même s'il l'a trouvée jolie dans sa robe brodée. C'est la poupée qu'il a choisie, à cause de sa jambe cassée, comme un prélude au reste de sa vie : il fera danser les éclopés et sèmera la joie. C'est pourquoi trente-huit ans plus tard Odile attend en vain l'homme qu'elle adore, appuyée à la porte du café, avec le poids de Jacques greffé au corps et de grands cernes noirs : Paul Blanc appartient à tous et à personne, et pour l'instant, il donne du bon temps à la jeunesse des boucles de la Seine, il leur fait plaisir.

À l'époque de la poupée, la tante d'Odile, qui lui sert de mère, tient le bureau de tabac. Odile porte des rubans, des robes chics. Elle fait de la bicyclette, apprend à nager, à coudre, à jouer du piano. Plus tard elle passe un an en Angleterre et obtient son permis de conduire, c'est inouï chez eux pareille trajectoire : il faut t'élever dit la tante, plus haut que moi. À vingt-deux ans Odile est sous-directrice d'usine ; Paul est ouvrier imprimeur. Ils veulent se marier. Anéantie, la tante offre une fête de grande

bourgeoise, deux cents invités, sept demoiselles d'honneur, vins et champagne et cadeaux de luxe, après quoi le couple fauché rachète à crédit un café à La Roche-Guyon, et s'installe au premier étage. C'est Paul qui a voulu. Odile accepte tout. Le travail debout treize à quinze heures par jour, cinquante-deux semaines par an, comme en 1830. L'annexion du salon par les joueurs de belote, de la salle à manger par les joueurs de billard, de la soupente par des gars sans le sou qui ne savent pas où dormir, du grenier par les sacs et les tentes des campeurs parisiens de la route des Crêtes, Paul leur a proposé, ça vous fera moins à porter chaque samedi. Le bruit confisque les deux chambres et la cuisine. Ça dure depuis 1937, depuis quinze ans. Aimer Paul est un renoncement. Elle y consent complètement.

Au début, elle ne sait pas cuire une patate. Chaque fois qu'ils se rappellent la scène ils éclatent de rire : face à l'évier, Odile et Paul regardent les formes étranges et familières de trois tubercules jaunes gros comme le poing encore couverts de terre, et se demandent si ça se passe au feu, s'ils ont besoin d'eau ou d'une casserole. Ils mangent beaucoup de pain, de fromage, de légumes crus. Très vite, Le Balto ne désemplit pas. Alors ils embauchent une bonne, pour aider au ménage et à la cuisine, pour faire tourner le linge dans la lessiveuse et user la planche à savon. Ils mangent du gigot le dimanche. Ils achètent une cafetière en émail, un pick-up pour danser, une voiture, même, après la guerre, et tous les jours des pains au chocolat pour le goûter des enfants. C'est la belle vie. On pourrait faire des économies, c'est dire. Mais Paul se fout de l'argent. Tous les dimanches il monte gratos des bidons de lait et des croissants aux

campeurs de la route des Crêtes, il prête sans traites, fait crédit sur les boissons et produits d'épicerie, et quand Odile compte et s'aperçoit qu'on s'est servi dans la caisse, il hausse les épaules : ma caille, c'est qu'ils en ont besoin !
Odile lave des centaines de verres, de coupelles, de tasses et de bouteilles, et les tonneaux de vin avec une chaîne à gros maillons. Elle fait les courses, choisit des cigares pour les bourgeois de La Roche qui jouent aux cartes dans l'appartement. Elle n'a plus le temps de lire un livre, une revue, mais Paul est heureux, et il lui écrit des poèmes comme au temps du service militaire ; c'est une raison de continuer. Odile supporte tout, sauf le bal. Les soirs de bal elle ne se montre pas, elle reste dans l'appartement, attend la fin des agapes : elle hait l'ivresse, la bêtise de l'ivresse et sa saleté, sur les bals elle ferme la porte et tente de dormir. Seulement ce soir le vacarme est tel. Mathilde n'est plus dans son lit, elle erre sans doute quelque part dans le café. Odile la cherche des yeux mais c'est le visage de Paul qui l'aimante, ramassé sur l'harmonica. Ils suivent Paul, tous, comme le joueur de flûte du conte, le laissent guider leurs voix et leurs mains en cadence, c'est un grand cœur qui bat à l'extérieur du sien, le rend audible, c'est le vrai cœur de Paul peut-être, qui pulse le sang dans son corps maigre. Odile essuie la mèche à son front, redresse la tête de Jacques sur son épaule. Elle a un sourire vague, ne peut pas s'empêcher, cet homme détruit toute colère. Ce qu'elle préfère, c'est descendre à pas de loup jusqu'au café désert à trois ou quatre heures du matin, la nuit devient bleue et Paul est seul derrière le comptoir sous l'ampoule jaune, face aux tables poisseuses, aux chaises renversées. Les

yeux dans le vague il souffle des notes éparses, irrégulières dans l'harmonica, presque en rêve, ce n'est même pas une mélodie. Elle ne se montre pas, en chemise de nuit au bas de l'escalier. Il ressemble au petit garçon de 1918, avec ses oreilles décollées et ses bretelles lâches par-dessus le tricot. Cette image-là est à elle seule.

Annie, la fille aînée, détache son tablier. Elle mord sa lèvre, bat le carrelage de la pointe du pied. Tam pa pa, tam pa pa, le tempo de la valse balance doucement ses hanches, se diffuse au ventre, aux épaules, à sa bouche qui forme les syllabes rondes, tam pa pa. Elle adore la valse ; le tango aussi, et puis le cha cha, souvent elle rafle le premier prix. Mais la valse elle préfère, parce qu'elle la danse avec son père, qui est un as, et puis ça fait tourner sa jupe. Elle est prête. Elle aime ce moment où les voix et les paumes se calent, c'est le signal du bal qui commence et ses mollets fourmillent. Elle sait que bientôt son père posera le Hohner sur le comptoir, se tournera vers elle, sa grande fille de seize ans et lui tendra la main. Elle passera dans la salle, ils grimperont sur des chaises puis sur un guéridon, quarante centimètres de diamètre, ils commenceront à danser là, une valse de poche, et quand la tête leur tournera ils sauteront à terre et on poussera les tables, et quelqu'un allumera le pick-up, alors le concours pourra commencer. Pour l'instant elle ne voit que le dos de son père, sa nuque penchée, ses glissandos qui tendent à la lumière l'une puis l'autre de ses joues.
C'est la première année qu'Annie a droit au bal. Elle fait le service depuis trois ans chaque jour après le collège. Elle bâcle ses devoirs sur la toile cirée puis

elle dévale l'escalier avec son tablier. À cause du tablier on voit sa taille, et sa poitrine maintenant, elle a l'air d'une jeune fille, ça lui plaît. Elle détache ses cheveux, ça affine son visage, allonge ses traits poupons. Les premiers jours elle répète devant le miroir au-dessus de l'évier de la cuisine, elle veut être sûre d'elle, du ton et de sa mine, elle s'applique : qu'est-ce qui vous ferait plaisir ? Non, trop souriante, trop petite fille polie. Elle tente : vous prendrez quoi ?, les sourcils légèrement haussés. Pas mal. La main sur la hanche casse un peu la silhouette, la sculpte. Elle garde. Au début, elle porte le plateau à deux mains et avance à pas de fourmi, les yeux rivés sur les verres, les tasses pour ne pas renverser une goutte. Maintenant elle charge le plateau, ouvre sa paume au centre, saisit de l'autre main la lavette humide et virevolte entre les tables en prenant les commandes. De toute façon elle est l'enfant chérie, elle pourrait tout ficher par terre son père ne dirait rien, ou bien juste pour la forme. Elle n'a pas à se donner de mal, à le séduire, depuis la toute petite enfance il la voit, il la cherche, Annie a cette certitude : elle est précieuse. Du coup elle a du temps pour les garçons. Elle a un amoureux, il s'appelle Bastien, un jour il sera son mari, elle veut devenir infirmière, et ce ne sont pas des rêves d'adolescente ; ça arrivera vraiment, dans cinq ans.

Annie est presque une femme, voyez-la pincer son chemisier un peu trop ouvert et lever le menton, arrogante. Son corps va bientôt quitter le champ de vision, s'éloigner des parents, de la fratrie, elle n'a aucune blessure à guérir ici, aucun chagrin qui la retienne ou la force à revenir. Dans cette histoire, Annie est un personnage égoïste, heureux,

et intermittent. Elle compte surtout en regard de Mathilde, qui dans l'enfance la jalouse follement.

Mathilde est la troisième femme dans la vie de Paul Blanc. Elle a quitté son lit, énervée par le bruit, a descendu l'escalier en tenant la rampe, a posé ses pointes de pieds sur chaque marche, respiration coupée, puis s'est faufilée à ras de sol jusqu'au fond du café. Elle s'y cache, le pyjama plein de poussière et les pieds noirs de crasse. *Pau-lot! Pau-lot! Pau-lot!* Depuis la pénombre, entre les têtes, elle observe son père et gratte les croûtes à son genou. Le sang a un goût de fer. Le genou pique. *Pau-lot! Pau-lot!* Son père va faire la révérence, s'asseoir sur le dossier d'une chaise, elle connaît le rituel par cœur. Ça démange sous sa peau, ça chatouille sous ses côtes, elle attend la morsure et le jus de notes, comme dit son père. Elle fait saigner son genou sans lâcher Paulot des yeux. Qu'est-ce que ce sera d'abord ? *Étoile des neiges ? Ma petite folie ? J'ai deux amours ?* L'excitation monte en spirales dans le ventre de Mathilde. *Pau-lot, Pau-lot!* Elle penche la tête, trouve une lucarne entre les nuques. Perché sur le dossier, son père tangue pour de faux, les yeux écarquillés et la bouche tordue de feinte épouvante tandis que ses bras battent l'air comme s'il allait tomber. Mathilde mord son index pour s'empêcher de rire, les voix enflent en vagues et accompagnent les mouvements du père, un coup en avant – *oooOOOOHH!* –, un coup en arrière, jusqu'à ce qu'il se fige sous les applaudissements. Puis Paul sort l'harmonica de sa poche. Voilà, ça commence.
Tout de suite elle reconnaît *Frou-Frou*. Elle n'ose pas chanter de peur qu'on la trouve, qu'on la recouche,

et aussi qu'on lui fiche une volée. Alors elle recroqueville son squelette de neuf ans sous la pile de chaises, elle se fait souris, scarabée, puceron. Elle se retient de renifler, essuie sa morve d'un coup de manche. Quand elle sera grande, elle veillera toute la nuit et y aura rien à redire.

De son père elle ne voit que le visage ; ça ne fait rien, c'est le plus beau. Il tient l'harmonica entre ses mains en coupe, on dirait qu'il protège un trésor. Elle l'imite, en cachette, devant le miroir de la cuisine. Elle ouvre l'étui du Hohner, le prend dans sa bouche et le couvre de ses mains. Elle fait semblant de souffler mais pour le reste, les gestes et la posture, elle ne lésine pas, s'exerce à se confondre avec la silhouette du père des soirs de bal, les genoux écartés, les pieds en V bien à plat sur le siège, la tête penchée vers l'épaule gauche, yeux clos, front légèrement incliné. Elle fait glisser l'harmonica d'une joue à l'autre, ouvre et referme la main en wah-wah silencieux. Autour, des fantômes chantent et frappent en cadence, tam pa pa, tam pa pa ; elle les mène où elle veut, Mathilde, c'est la fille à Paulot. Quand elle ouvre un œil, tête de guingois et pupille en coin pour essayer d'attraper son reflet dans le miroir, elle n'a plus l'air que d'un cow-boy qui complote un sale coup. Rien à faire, elle n'a pas le nez long de son père, ses narines transparentes qui frémissent quand il joue, ses paupières nacrées et ses longs cils de fille. Elle essuie la bave sur le Hohner, efface les traces de doigts. Après, elle passe ses pouces sous des bretelles invisibles, sifflote sans bruit, comme il fait, s'entraîne à hausser les sourcils l'un après l'autre et, c'est le plus dur, à catapulter un pois chiche dans les airs et à le rattraper d'un coup, crac entre les molaires.

Mais le plus souvent Mathilde est dehors, du lever du soleil jusque dans la nuit : faut pas être dans les pattes des parents. Elle joue avec les fils de la boulangère, de la bonne, du facteur, rien que des garçons. Elle est forte en cabanes, elle grimpe aux arbres jusqu'aux branches les plus fines et les fait vibrer de son poids plume. Elle est reine des fossés, reine des douves et des ronciers, reine des caves abandonnées, des trous d'eau, des grottes de tuf, certains jours de soleil elle monte jusqu'en haut de la route des Sangles, se tient debout sur le promontoire dans la trouée des arbres et contemple son royaume bien ordonné : les gros morceaux de craie en surplomb des toits ; puis les champs de blé jaune ; puis le ruban bleu de la Seine ; puis la ligne sombre de la forêt ; puis la grande plaque de ciel ; tout ça tient dans sa main en entier. Elle rentre au Balto parce qu'elle a faim, les genoux cagneux, les ongles noirs. Le père lui frotte la tête, mon p'tit gars est rentré ! et il lui tire l'oreille : non mais dans quel état tu es.

Comment savoir si c'est parce qu'elle est casse-cou que le père lui parle comme à un fils, lui tape sur l'épaule, lui fait valser la tête sur la nuque et lui fiche son pied au cul, ou si elle s'applique à devenir l'enfant qu'il rêve. Il y a un autre petit gars avant elle, sur la commode, dans un cadre argenté. C'est un bébé en noir et blanc enfoui dans la dentelle, né et mort cinq ans avant la venue de Mathilde au monde, elle a compté : 27/07/1938 – 30/09/1938. Il s'appelait Pierre, c'est marqué en belles lettres rondes sous la photo. Ce prénom n'est jamais prononcé. Bien sûr Mathilde n'a pas saisi les mots de son père le jour de sa naissance à elle, devant le bébé tout fripé qu'allaitait Odile ; Odile qui ne voulait plus d'enfant,

fini, à cause de Pierre, renoncer plutôt que risquer encore pareil déchirement, on a Annie, Paulot, c'est bien, tu ne trouves pas ? et lui avait insisté, patient, attendu cinq ans, depuis Pierre il pissait des coliques et il voulait défaire ce chagrin qui les sonnait tous deux, sa femme et lui, refaire un enfant pour annuler la douleur, il pensait ; Odile avait finalement consenti, d'accord, puisque tu y tiens, mais je ne sais pas si j'ai assez d'amour, et elle avait traversé la grossesse en espérant qu'il ait raison. D'avance ils avaient choisi un prénom : le gamin s'appellerait Jean-Pierre ; sauf qu'une fille était venue. Le père avait serré les mâchoires devant le lit de sa femme, mais ça lui avait échappé quand même :

— J'ai déjà une fille.

Qui sait si les mots n'ont pas fait leur chemin dans l'oreille de l'enfant, si le cerveau ne les a pas stockés dans ses plis, s'ils n'ont pas lentement pris sens, au fur et à mesure de l'acquisition du langage, dictant à la petite ses gestes et ses jeux, lui laissant deviner qu'un garçon a manqué, un garçon manquant qu'elle pourrait mimer. Comment justifier autrement cette aversion pour les robes et les choses de fille, son refus de natter ses cheveux, de porter un bandeau, des ballerines, non la rage d'un caprice mais un rejet total et froid qui faisait trembler sa lèvre : c'est l'anniversaire de ses trois ans, voyez-la, dure et droite, en culotte et les poings bandés devant la robe rouge à volants que lui a cousue sa mère ; sa mère voit qu'on pourrait la battre elle ne céderait pas. C'est presque effrayant une telle résistance dans un si petit corps, ça force l'admiration.

Mathilde veut que Paul l'aime. Il regarde seulement Annie, il danse avec Annie. Mathilde veut des preuves

d'amour. Elle traverse la Seine à la nage au bas de La Roche, brave les courants et les remous formés par les péniches pour gagner la rive d'en face où l'attend le fils du fermier, et quand on court prévenir son père, elle va se noyer ta fille, qu'on lui ramène Mathilde pieds nus, trempée, claquant des dents elle n'a pas peur de lui, juré : s'il tape c'est qu'il l'aime. Elle joue dans les maisons en ruine, les gosses trouvent des bouteilles, de la vaisselle cassée, et des petites bombes adorables dans une mallette rouillée, ils forcent la serrure et elles sont là, vert-de-gris, identiques, un peu poussiéreuses, alignées comme des jouets. Ils savent que c'est dangereux, c'est pourquoi ils les touchent, les soulèvent en riant le cœur à cent à l'heure. Ils les rapportent au Balto, une idée de Mathilde – on est pas des poules mouillées ! Elle prévoit la surprise du père, puis sa colère, et dans la colère sa frayeur : pourvu qu'il gronde fort, pourvu qu'il ne veuille pas qu'elle meure. Elle grimpe sur le toit du château, elle fait le tour du donjon par le mur extérieur à moitié écroulé – c'est un pari, chiche Mathilde que tu montes ? Et les garçons rigolent, elle va prendre une de ces dérouillées. Mathilde escalade les pierres, se perche sur le mur, c'est haut la vache, c'est beau, l'eau qui scintille et les blés couchés au bord, elle marche lentement, un pied devant l'autre à la façon d'un funambule, bras ouverts : elle sait qu'on voit de loin son short jaune, que quelqu'un va se ruer au Balto, elle va se tuer ta fille ! Des fois ils n'en peuvent plus, le père et la mère, de cette gamine trompe-la-mort. Elle, elle couve sous sa paume le feu des gifles : il m'aime. Mathilde veut que Paul soit fier. L'été il les conduit, Annie et elle, à Saint-Aubin-sur-Mer, où elles campent seules sur un terrain herbeux pendant deux

mois. Annie a treize ans la première fois, Mathilde six. Le père dresse la tente militaire américaine, vestige de guerre, installe les caisses à oranges qui font table et sièges, les bouteilles de gaz et le réchaud. Il décharge les bidons d'eau, les sacs de riz, de lentilles, de pâtes, les conserves de maquereau et de haricots blancs. Il s'assure que les sardines sont plantées bien profond :

— Et voilà le palace !

Après ils se baignent tous les trois, juste le temps de laver la sueur. Puis Paul Blanc se sèche et repart vers La Roche, bonnes vacances les filles, une carte postale fera plaisir à votre maman. Jamais elles ne se plaignent. Même s'il fait froid certaines nuits. Même si elles en ont marre du riz, des lentilles et des pâtes. Même si elles ont un peu faim. Mathilde va au café mendier un œuf ou un bout de jambon, elle traîne au port, regarde les pêcheurs démêler et recoudre les filets, colmater leurs coques, ça sent la peinture, le goudron, ça fait un peu tourner la tête ; elle finit par demander tu m'emmènes ? Et ils l'emmènent, la gamine de six ans, c'est leur mascotte en short jaune, elle n'a pas le mal de mer et elle prend ce qu'on lui donne, un bout de pain, des coquillages crus. Elle rentre brûlée de soleil au terrain herbeux, trouve Annie jouant aux cartes avec les copains du village, et lui tend les poissons bien luisants, serrés dans son poing en bouquet. Le père revient une fois ou deux avec des provisions. Quand il traverse le port flanqué de ses deux filles, ça fuse de toutes parts, *Mathilde !* ici, *Mathilde !* là, les pêcheurs ont un drôle d'accent, elle aime comme ils disent son prénom, en rétractant la bouche autour du *a* : ils la tiennent ferme. Le père sourit, étonné, *Mathilde ! Mathilde !* et quelque

chose gonfle sous le diaphragme de la petite, élargit sa cage thoracique, y fait entrer davantage d'air. D'ailleurs on ne voit qu'elle, droite et altière, agitant la main pour saluer ; sa joie éclate sous le soleil.

Le père n'a pas de temps pour Mathilde à l'exclusion des autres, pas une minute. Quand il danse avec Annie, qu'ils tracent au milieu des clients un cercle étroit pour leurs deux corps, avec rien entre eux qu'un filet d'air, un millimètre de coton, elle veut *être* Annie, à toute force. Mathilde n'a qu'un privilège : les rares promenades en forêt. Quelqu'un doit escorter Paulot, à cause de ses fatigues et brusques écroulements qu'on ne sait pas expliquer. Toujours Mathilde est volontaire. Ils quittent Le Balto au lever du soleil. Ils marchent côte à côte. Paul sifflote et marche d'un bon pas. Mathilde ne le lâche pas des yeux : elle a une mission.

Mathilde avance pieds nus sur le chemin, la poussière poudre ses orteils. La forêt, elle la situe précisément : c'est le mou et l'humide soudains du sol sous son pied.

Ils écoutent. La forêt entre en eux par l'oreille. Les cliquetis d'insectes. Les gouttes d'eau. Le froissement d'une aile. Les craquements du bois. Un oiseau. Ils ne pensent pas "oiseau", ils nomment intérieurement, exactement chaque chant, ils ont en commun cette langue concise, c'est lui qui la lui a apprise dans la petite enfance, l'index en l'air, écoute !, lâchant ensuite le nom de l'oiseau : trois notes aiguisées ouvrant sur des gruppettos suraigus – le merle noir ; un trille aigu et prolongé – la mésange bleue ; un signal court et répété en boucle – la mésange charbonnière, elle zinzinule ; une cascade de notes descendantes éclate en bouquet – le pinson. Elle retient